



NOUVELLES

# RÉALITÉ(S)

LES MYSTÈRES DE LA FORÊT  
DE NEBIAS, MINA  
EMBARQUE POUR UN  
VOYAGE MAGIQUE

M. BERGAMELLI

# Réalité(s)

**« Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ».**

Hermès Trismégiste, La Table d'Emeraude

**Nouvelles**

## Nebias

Arina dit à Mina : « Au bout de ce chemin il y a un labyrinthe et un mystère. Voudrais-tu m'accompagner ? ». Lumière éblouissante, le soleil rend aveugle celui qui le contemple. Paysage magique, à l'entrée d'une mer de verdure. Cette seule phrase suffit à attiser la curiosité de Mina. Elle ouvre de grands yeux sur la forêt de Nebias, un joyau d'émeraude, niché à l'ombre du Mont Bugarach, la montagne « à l'envers », celle des extra-terrestres. Ici les énergies de la terre sont palpables. Elle fait un premier pas sur le chemin parcouru par des myriades de pèlerins. Qui sait ? Des albigeois, des Cathares, des templiers... Les arbres forment des tunnels ombrageux, accueillants, les roches par contre, mettent les pieds à rude épreuve, forment des couloirs, cachant les détours et les tournants. La guide passe en premier, invite Mina à la suivre. Premier saut dans un monde irréel. Une présence se fait sentir. Bénéfique ou maléfique, difficile de le déterminer. Les mousses, le lichen accroché à la roche et le parfum de terre humide donnent le ton. A certains moments, il faut se faufiler entre des murs de pierre exigus, des menhirs, des sentinelles qui révèlent leur secret juste après l'effort. La marche est difficile, mais l'atmosphère est enchantée. De petits bruits signalent la présence d'une faune invisible, un monde miniature qui ne se dévoile qu'aux âmes pures. Soudain quelque chose détale sous ses pieds. Elle a cru voir un elfe, tout petit mais bien réel. Mina a sursauté, la guide lui jette un regard interrogateur, Mina à moitié effrayée répond : « j'ai cru voir un elfe. La guide réplique : « les croyances sont importantes ici, si tu as « cru » voir une créature, peut-être l'as-tu réellement vue ? Mina rit, ah les croyances, c'est tout un monde n'est-ce pas ? Mais Arina ne relève pas. Après tout elle voit sans cesse des araignées à la périphérie de son regard. Elle respire ce parfum enivrant, continu, remarque un arbre dont le bas du tronc est habillé de champignons en corolle, et dit sur le ton de la plaisanterie « Ah ! et voilà leurs maisons, les elfes je veux dire ». Elles débouchent sur une petite clairière, des rais de lumière donnent au lieu une allure irréelle, un cercle magique de réunion. Là un arbre, poussé tout de travers, il s'est couché près du sol, élevant ses branches à la verticale. L'arbre Lyre, c'est comme ça qu'il se nomme, il y en a quelques-uns dans cette forêt, dit Arina, le chêne poulpe ou encore le sapin harpe. Quelles mélodies peuvent-ils jouer ? Ses pensées s'envolent, elle se revoit, druidesse cueillant les plantes qui guérissent ; les fleurs de sacrifice, les herbes empoisonneuses. Son cœur bat au même rythme que la nature qui l'entoure. Sentiment familial, dialogue respectueux avec les arbres, les grands sages. Le sentier tout en roche, est difficile à parcourir, il faut sans cesse être attentif. J'aurais dû mettre d'autres chaussures pense-t-elle. Arina s'arrête : on s'assied ? Elle joint le geste à la parole. Elle sourit et invite Mina qui fantasme sur

une autre vie, jeune paysanne simple, curieuse de tout, cherchant toujours à en apprendre plus. Cette vie-là à un goût de cendres et de bûcher. Pourquoi cet endroit est-il si familier et en même temps si étrange. Pourquoi cette sensation de « déjà vu » ? Elle ne se souvient pas, ou plutôt un souvenir est au bord de son inconscient, mais elle ne parvient pas à le ramener vers sa conscience. Arina s'installe un peu mieux : « j'adore cette forêt, à chaque fois, j'y découvre de nouveaux mystères. Chaque fois ces mystères révèlent un peu de l'histoire des gens qui l'ont foulée. Et toi Mina, quelle est ton histoire, si tu as envie de me la raconter bien sûr ? On ne vient pas ici par hasard... Mina généralement timide et réservée éprouve l'envie de se confier à cette femme qu'elle ne connaît pas. Elle hésite un peu et puis se lance : J'ai été une enfant choyée, aimée mais probablement trop protégée. A la mort de mes parents, ils ont perdu la vie dans un accident, j'ai été confrontée à un monde cruel et violent, que je ne comprenais pas. J'étais trop jeune, trop fragile. Mais, j'avais des amis imaginaires et je pensais que tout le monde en avait aussi. Ils me parlaient, me réconfortaient. Un peu comme toi d'ailleurs. Je pouvais les voir partout, pas seulement pour moi, mais autour de certaines personnes. Mes camarades d'école ont commencé à se moquer de moi et j'ai compris qu'ils ne les voyaient pas. Je leur faisais peur, parce que j'étais capable de prédire leur futur plus ou moins proche. Mais ils restaient aveugles et sourds, ils ont fini par m'appeler "la sorcière". Je me suis refermée et suis devenue très solitaire, j'ai grandi à l'écart des autres, j'étais de plus en plus malheureuse, jusqu'au jour où j'ai rencontré un garçon merveilleux. J'avais dix-huit ans. Il était plus mature, plus avenant que les autres. Espiègle, joyeux. Il est entré dans ma vie tout doucement. Sa chaleur, me rassurait. Des yeux noisette, pleins d'étoiles, le sourire toujours au bord des lèvres. J'étais attirée par son parfum, mélange de cannelle et de feu, celui des flammes tranquilles, braises dans l'âtre, réconfortantes. Avec lui j'avais envie de parler, de me confier. Il ne trouvait rien d'étrange à mon comportement, aimait mes histoires d'anges, de fées ou de farfadets. La vie le portait, entreprenant et sûr de lui. Il a été mon premier amour. Durant les vacances scolaires, nous sommes partis faire un voyage en Norvège. Autre pays magique, peuplé de trolls sculptés à même les arbres, habité par les légendes Viking. J'aimais les lacs glacés, encastrés dans de hautes vallées, les paysages des Fjords, dentelle de terre abritant des dieux endormis. J'ai découvert ses baisers qui me faisaient chavirer, la douce sensation des peaux qui s'épousent. La tendresse et les mots chocolat fondant...Il m'a offert des papillons et des nénuphars, volés sur les marais d'un village viking reconstitué. J'étais chez moi à Lillehammer. Jamais plus je n'ai ressenti ce sentiment d'appartenance, d'être à l'endroit parfait pour moi sur cette terre. Pourtant, je n'aime pas le froid. J'étais ivre de lui et de l'atmosphère de conte de fées. Il était mon prince, petit prince aimable et fougueux. Il me faisait rire, m'enchantait à chaque instant. Chaque



geste posé était nouveau, chaque baiser une nouvelle aventure. Mina soupire et son visage qui brillait à l'évocation de son amour, se referme et devient gris, les yeux baissés, accrochés aux mousses qui forment un tapis luxuriant, elle chasse un insecte bourdonnant de la main et reprend : Mais il m'avait caché qu'il avait déjà une petite amie. Partie un an aux États-Unis, elle revenait en septembre. Ce n'est qu'à la fin du voyage qu'il me l'a avoué. Ils étaient destinés à se marier, dans un futur plus ou moins lointain, ils se connaissaient depuis l'enfance. Nous étions perdus, lui parce qu'il ne pensait pas tomber amoureux, moi parce que je ne le verrais plus. Je ne savais pas me défendre, ni me battre pour garder un amour qui m'était cher. Les ténèbres sont revenues me tenir compagnie. Je n'ai plus jamais été la même. Je n'avais plus envie de rien. Il était mon soleil, mais il venait de s'éteindre brutalement. Je suis rentrée dans ma famille d'accueil, et me suis enfermée dans ma chambre où j'ai pleuré, pliée en deux de douleur, expurgeant les larmes qui ne me guérissaient pas. Je n'avais pas d'amis ou d'amies à qui me confier. Arina pose sur elle un regard bienveillant ; et puis, que s'est-il passé ? Mina hésite : « je voulais mourir mais je n'avais pas le courage de passer à l'acte. Alors j'ai cessé de manger, de sortir. Je restais prostrée durant des heures... Ma mère adoptive s'est inquiétée évidemment. Elle essayait de me donner le goût à d'autres choses, m'a emmenée chez un psy. Mais je restais silencieuse, la parole ne m'était plus d'aucune utilité. Si j'avais vécu au dix-septième ou dix-huitième siècle, je serais morte de ce qu'ils appelaient alors la mélancolie. L'insecte revient l'agacer, tournoie autour d'elle, son bourdonnement devient un chant. Le regard de Mina se fixe, les yeux agrandis d'étonnement elle s'exclame : « mais c'est une fée !! une mini fée ? » Le visage d'Arina s'éclaire d'un grand sourire : ah ! tu la vois maintenant ? Mina est pétrifiée observe les mouvements gracieux, la petite fée parle, mais elle ne l'entend pas, elle arrête de respirer, tend un doigt, et la créature s'y pose. Un chuchotement : « tu es des nôtres ». Tout autour d'elle devient plus dense, le bruissement se change en un chant harmonieux, les couleurs de la forêt et des mousses deviennent plus profondes, comme si tout s'animait d'une vie nouvelle, plus intense. Arina sourit. Les créatures tournoient, s'accrochant aux cheveux de Mina. Un craquement de branches les fait s'envoler toutes. Mina époustouflée dit ; je rêve ? Arina, le sourire aux lèvres lui répond : « qu'en pense tu ? Tu as senti le glissement ? Comme une image qui se désintègre pour en former tout de suite une autre ? Mina acquiesce : oui, un glissement, c'est exactement ça. Où sommes-nous Arina ? Arina reprend son sérieux : dans un monde parallèle ? Ce n'est pas donné à tout le monde de les voir, mais tu sais que tu as ce pouvoir depuis longtemps non ? Tu sais aussi que tu ne veux pas t'en servir puisqu'il t'a porté malheur toute ta vie n'est-ce pas ? Elle se lève et dit : viens, suis-moi, on continue sur le chemin... Mina emboîte les pas d'Arina, étire ses muscles endoloris, abasourdie par ce qui vient de lui arriver. Elle balaie du

regard la verdure, les arbres devenus des complices, les roches ne sont plus des pièges mais des repères. Elles continuent leur marche à travers les pierres qui forment des couloirs, le chemin grimpe, elles se taisent, trop occupées à chercher leur souffle et leur équilibre. Au détour d'un de ces couloirs elles arrivent sur une plateforme ouverte et ensoleillée. Mina cligne des yeux, aveuglée par la lumière. Le spectacle est extraordinaire, des roches plates, les unes à côté des autres, comme si un géant les avait placées là, construisant une table et des chaises de pierre. On peut facilement sauter de l'une à l'autre. Elle se tourne vers Arina, les yeux interrogateurs. Celle-ci sourit à nouveau : incroyable non ? La nature est surprenante. Dis-moi Mina, qu'est-il arrivé après ? Après la mélancolie je veux dire ? Mina continue : « Ma mère était de plus en plus inquiète. En désespoir de cause, elle a fait venir une, elle hésite, semble réfléchir, je ne sais pas comment on peut l'appeler... La sorcière du village, une guérisseuse... Arina l'interrompt : » une chamane ? » Possible oui, dans tous les cas, elle était impressionnante. Elle est venue dans ma chambre et m'a fait asseoir à côté d'elle, sur le lit. Elle était grande et mince, les cheveux gris, presque blancs, noués en chignon derrière la nuque, une robe bleue marine, assortie à ses yeux qui brillaient comme des saphirs, autour du cou un collier d'argent, des symboles assemblés, il semblait lourd et presque vivant. Elle m'a dit : tu veux bien qu'on parle Mina ? Mon nom est Rachel, ta mère s'inquiète beaucoup pour toi. Tu veux bien me donner ta main ? J'ai acquiescé et posé ma main dans la sienne. J'ai senti une douce chaleur m'envahir, elle a posé son autre main sur la mienne et m'a dit : tu es une personne extraordinaire Mina, tu un don et tu peux t'en servir, pour ton bonheur, et celui des autres ou pour ton malheur. Tout mon corps était comme possédé par les fourmis, comme s'il se réveillait d'un long sommeil. Je ne comprenais pas ses mots, mais mon corps lui, y répondait. Elle a poursuivi, ce que je fais maintenant, tu peux le faire aussi. Comment le savait-elle ? Tu peux guérir les gens, tu peux leur faire entrevoir leur futur pour qu'ils aient le choix, tu peux être un guide et les aider ? Tes guides le savent, tes amis, ceux que tu n'as plus consulté depuis un certain temps, ceux que tu oublies. Je l'ai regardée droit dans les yeux, ils ne sont pas réels, ils m'ont porté la poisse toute ma vie. A cause d'eux, les autres m'ont rejetée, je ne suis pas « normale ». De l'indignation, je suis passée à un sentiment qui m'était inconnu jusqu'alors, la colère, une colère qui venait du tréfonds, ravageuse et inévitable. Dans mon estomac, la lave se préparait à faire irruption. Des larmes d'abord, mon corps tremblait, secoué par ce dangereux liquide en fusion et j'ai crié : « je ne veux pas de ce don, c'est une malédiction ! Depuis toujours je suis seule et je fais peur, même au seul amour apparu dans ma vie. Mon petit prince était si tendre, si doux, il était le refuge que je n'avais jamais eu. Et là maintenant, comme dit si bien Rimbaud : "il ne me reste que la réalité rugueuse à étreindre". Tout ce que je veux c'est une vie normale ! ». Je suis sortie

de ma chambre en courant, je me suis enfuie... » Le visage d'Arina a changé, il est comme ces roches sur lesquelles elles sont maintenant assises crayeuses et dures et demande : « et puis ? Que s'est-il passé Mina ? Mina qui revivait sa colère, essaie de se replonger dans ses souvenirs : et puis, et puis, je ne sais pas. Les larmes affluent à nouveau. Et Arina reprend : « et puis tu as traversé la rue sans regarder, tu n'as pas vu la voiture qui venait vers toi... Mina reste interdite, blanche comme la neige, ses lèvres tremblent, sa poitrine soulevée par les sanglots, elle se souvient : et puis je suis morte ? Elle regarde Arina, cherchant une réponse qu'elle ne veut pas croire. Arina expire lentement, elle est très calme et répond : « pas vraiment, pas encore, tu es entre deux mondes, ici et maintenant vient le moment du choix. Tu as vécu quelques vies dans cet endroit, cette forêt est ton refuge depuis longtemps, et c'est ici que tu choisis de retourner dans cette vie avec tes dons et tu les utilises, ou bien tu pars vers l'au-delà et te réincarne plus tard pour une autre aventure. Le choix t'appartient Belle Mina et sache qu'effectivement, tu es une personne extraordinaire. Tu as été la druidesse et la petite paysanne et bien d'autres encore, peut-être serait-il temps de partager toute cette connaissance ? Deux petites fées viennent bourdonner au creux de ses oreilles, elles lui parlent en pensées : « entre dans le labyrinthe et tu connaîtras l'univers et les dieux... »

## Coup de foudre au Fragolino

Via San Polo, Venise. Lou et Milla entrent à la Cantina “Do Mori”, cette taverne sombre, ressemble à une grotte ou l’ancre d’une sorcière. Au plafond, des chaudrons de cuivre, serrés comme des sardines. Elles se frayent un chemin vers le bar minuscule, les gens parlent forts, serrés les uns contre les autres. Venise, l’Italie, c’est la vie qui vous prend à la gorge, ça piaille, parle avec des grands gestes, rires et conversations animées emplissent ce lieu trop étroit. Les émotions sont palpables, électriques

Là encore, tout comme au marché du Rialto, l’abondance règne en reine. Derrière la vitrine du bar, mini tramezzini, zakouski, servis généreusement avec les commandes, délicieuses bouchées au goût d’ailleurs et de nulle part. Lou voudrait goûter tous les Fragolini, ce vin saisonnier à la fraise qu’on ne trouve qu’à Venise et seulement au mois de septembre. Elle aimerait oublier qu’elle est une handicapée de l’amour et ses récents déboires avec Bruno le taciturne. Le liquide vermeil et frais, légèrement sucré, glisse le long de son gosier, rafraîchissant, liquide libérateur, boisson provenant de dieux inconnus, oubliés... Elle boit son premier verre d’un trait et refait un signe du menton vers le barman qui lui sourit : "Un altro per piacere!" Le deuxième c’est pour oublier ce petit côté vil et laid, elle se croit sans but, sans générosité, un petit gobelin ricaneur et méchant. Perdue dans ses pensées, elle ne remarque pas le regard posé sur elle, mais tout à coup elle sent une présence persistante, lève le visage et plonge dans un lac volcanique, des soleils miniatures. Le temps se fige, il dépasse tout le monde d’une tête, elle voit sa poitrine se soulever au rythme de sa respiration, mouvement obsédant, sensuel. Elle pourrait presque voir son souffle, l’air qu’il inhale. Il est comme une statue. Les yeux soleil se transforment en puits profonds, cachant une âme pure, il ne peut pas en être autrement. Elle ne sait pas comment elle le sait, mais elle le sait. Elle est hors du temps, rêve d’un amour parfait, leur histoire défile dans son esprit. Elle ne voit plus rien d’autre que lui. Le décor s’est estompé, le silence s’installe, une brise légère caresse ses cheveux, un irrésistible sourire lui monte aux lèvres. Il mimétise, sourit, un invisible fil d’argent les lie tous les deux, ténu et en même temps, elle sait aussi que sa vie ne sera plus jamais la même. Son regard est une caresse à laquelle il lui sera désormais impossible d’échapper. Elle pourrait rester là des siècles, enfermée dans cet instant parfait. Son air civilisé cache une pure sauvagerie, un appel volcanique attire et attise ses sens. Milla lui tire la manche : “hey ! c’est elle, la photo, les dreads presque blancs et la peau d’albinos”. A contre cœur Lou pense : “S’il vous plaît Dieu, ne me tire pas de ce rêve. La voix de Milla revient au premier plan : - hey ! T’as entendu ce que j’ai dit ? - désolée je ... - tu draguais comme d’hab ! Draguer, non, nous sommes au-



delà de la drague, cet homme est l'homme de ma vie. Milla toise Lou : "tu as beaucoup d'hommes de ta vie Lou, tu feras comme avec les autres, le jeter quand il aura fini de te fasciner". Il emboîte les pas de la femme aux dreads blonds, ils se dirigent vers la sortie, s'effacent. Lou, déconfite pense : "C'était l'amour de trois secondes qui durera toute une vie".

\*\*\*

## Passager clandestin

*Ma très chère sœur, ma très chère Sylvia,*

*Il y a longtemps que je n'ai pas de tes nouvelles. Je sais que nous nous sommes quittées en mauvais termes et j'aimerais tellement arranger cela, en parler avec toi. Éclairer les malentendus. Ma santé se dégrade et ce serait vraiment génial de se revoir. Je te passe les détails, mais je suis maintenant obligée de me déplacer en fauteuil roulant. La leucémie me ronge de l'intérieur. Petit détail étrange et lumineux, chaque jour une coccinelle vient se poser sur mon fauteuil roulant, elles amènent le bonheur, tu savais ? Je sais que tu as toi aussi tes propres obligations. Mais viens, s'il te plaît. J'attends de tes nouvelles avec impatience, embrasse Hugo pour moi.*

*Ta sœur qui t'aime Lisa.*

Sylvia pose la lettre sur la table, la tête dans les mains, ne pas culpabiliser, elle est bien bonne celle-là, se dit-elle. Elle ne gagne pas de l'or en barre comme sa sœur, juste une petite employée de bureau. Se rendre à Bruxelles serait de la folie, d'autant que sa relation avec Hugo bat de l'aile et que son compte en banque est constamment dans le rouge. Lisa la gloire, celle qui a réussi, celle qui a fait des études à polytechnique et Sylvia le vilain petit canard.

Absente à la mort de leur père, elle ne s'est même pas déplacée pour l'enterrement, prétextant le manque d'intérêt qu'il a toujours eu pour ses jumelles. Ne peut-elle pas comprendre qu'il n'a jamais supporté la mort de notre mère ? Non franchement, quitter son petit village de montagnes, son Italie chérie, elle n'en a pas envie, même dans cette situation. Elle ouvre son ordinateur et entame l'écriture de la réponse :

*Salut Lisa,*

*Merci pour ta lettre mais pour l'instant, il m'est impossible de te rejoindre. Je n'ai pas de quoi m'offrir un voyage à Bruxelles. Je sais que nous devrions parler, mais j'avais besoin de toi et tu n'étais pas là. Je te souhaite vraiment d'aller mieux.*

*Je t'embrasse Sylvia.*

Elle appuie sur la touche envoi, la porte de l'appartement claque, Hugo s'avance dans la pièce, grand fauve aux yeux noisette, cheveux noirs en bataille, allure dégingandée, elle fond toujours, rien qu'à le regarder, se demande encore ce qu'il lui trouve, mais bénit le jour de leur rencontre. Elle sourit, et s'avance pour

l'embrasser. L'enlacer, se perdre dans ses bras. Mais il la repousse gentiment : « Sylvia, faut qu'on parle ! ». Son expression n'augure rien de bon.

Assieds-toi !

Les voilà l'un en face de l'autre, elle a le pressentiment que son univers va basculer. Elle entend les paroles fatales : « j'ai rencontré quelqu'un d'autre ». Le reste devient confus, elle écoute sans comprendre, voit sa bouche former des mots qui n'atteignent plus son esprit. Il est dépité, regarde les larmes qui coulent à flot sur les joues roses de Sylvia, elle est dans la brume, dans le déni aussi. Quel cauchemar, elle va se réveiller, ce n'est pas possible. Il se lève et lui dit qu'il viendra chercher ses affaires plus tard. La porte claque, elle a mille ans.

La brume s'épaissit. Machinalement, elle regarde sa boîte mail, nouveau message de Lisa, elle essuie les larmes d'un revers de la main : *Viens je t'en supplie, j'ai versé trois mille euros sur ton compte. Je t'attends. Joe viendra te chercher à l'aéroport.*

Après tout, là maintenant, plus rien à perdre, marre de ce boulot à la con, marre de cette vie de chien. Elle rédige sa réponse en vitesse :

*OK, je prends le premier avion et je préviens mon boulot, je vais probablement le perdre, mais au point où j'en suis, plus rien n'a d'importance. Je t'expliquerai.*

Elle se sent comme une coquille vide, pense soudainement à sa mère disant : « Vous êtes mes flammes jumelles, vous vous complétez et tu le sais au fond de toi, vous ne faites qu'un ! ». Elle pense, si seulement c'était vrai ! Elle sort et referme la porte sur cette vie dont elle ne veut plus.

Aéroport de Bruxelles Sud, la Belgique profonde, tout ce qu'elle déteste. Sylvia se sent menacée par la foule. Elle se dirige vers la sortie et aperçoit un jeune homme qui tient une pancarte « Sylvia Leary ». Il est grand, efflanqué, long cheveux bruns attachés en catogan, et des yeux azur qui éclairent un visage avenant. Lui l'a déjà reconnue, forcé, parfois c'est pratique d'avoir une sœur jumelle. Il se fend d'un salut énigmatique et l'emmène aussitôt et dit : « on n'a pas beaucoup de temps.

- Beaucoup de temps pourquoi ?

- Pour sauver la planète, dit-il, avare de paroles, la mine renfrognée.

- Sauver la planète ? Sylvia ricane : Rien que ça ? mais dites-moi comment va Lisa ? Elle essaie d'emboîter le pas de Joe qui marche trop vite.

Il enchaîne laconique : « Pas fort ». Son visage se ferme encore plus. Si vous étiez arrivée plus tôt on aurait pu agir plus vite. Vos querelles mettez-les de côté, le

pardon c'est libérateur. Le ton ne laisse aucune issue de réponse ou justification. Mais pour qui il se prend lui ? maintenant c'est elle la fautive apparemment.

J'ai fait ce que j'ai pu bordel, vous vous prenez pour qui, à me donner des leçons!

Il s'arrête devant une petite Fiat 500, débloque les portes, son expression est de plus en plus tendue, il regarde autour de lui, inquiet : entrez dans la voiture!

A l'intérieur et sans la regarder, il énonce platement, comme un fait : Lisa est tombée sur des documents compromettants pour l'OTAN, mais qui la mettent en danger, nous devons organiser une fuite d'infos. Nous pensons qu'ils se sont rendu compte que quelqu'un y a eu accès. Sylvia regarde Joe effarée. C'est pour rire ? Vous me faites une blague là ? Il annonce, comme s'il récitait une leçon : « C'est pour vous protéger qu'elle vous a fait venir ici ».

Elle tombe des nues, non seulement elle n'a pas envie d'être là, mais en plus elle risque sa vie. Quel paradoxe, merci Lisa ! Elle réfléchit : “Vous avez vu ce qu'on fait aux lanceurs d'alerte ? Ils sont condamnés, discrédités et ensuite on ne sait pas ce qu'ils deviennent. Joe, dont le visage est marqué par l'angoisse répond d'un ton neutre : Je sais, c'est pour cette raison qu'il nous faut trouver un endroit sûr. Elle se referme, décidément, ce garçon est vraiment désagréable.

- Je ne vois pas en quoi je vais pouvoir vous aider ?

- Vous êtes jumelles, c'est l'intérêt, vous vous ferez passer pour Lisa pendant qu'elle copiera les documents. Il suffira de quelques changements physiques pour vous préparer.

Une boule se noue au creux de son estomac, elle n'arrive pas à y croire. Elle passe décidément d'un cauchemar à l'autre. Mais comment a-t-elle eu accès à ce type de documents ?

- Vous avez entendu parler du projet HAARP ?

- Non, c'est quoi ?

- High Frequency Active Auroral Research Program. Officiellement, c'est un programme de recherches qui utilise des techniques radioélectriques afin de comprendre ce qui gouverne l'ionosphère, région de la haute atmosphère, celle qui nous protège de la brûlure du soleil. L'objectif « officiel », est d'étudier l'impact de l'ionosphère sur les communications longues distances. En réalité, ces 180 antennes permettent de modifier le climat dans n'importe quelle région du Globe et via certaines fréquences, d'influencer le mode de pensée de toute une

population. Il conclut : on ne peut pas laisser l'armée américaine guider le destin du monde.

Il l'évalue, analyse son expression, attend vraisemblablement une réponse. Après ce laïus informel, Sylvia reste paralysée sur son siège, ne sait plus quoi penser. Enfin d'une voix presque inaudible : « j'ignorais que je venais ici pour me faire tuer ». Joe se gare dans la rue Langeveld, une petite rue tranquille de la commune d'Uccle. Son cœur bat, malgré tout ce qu'elle pouvait penser, elle a envie de revoir sa sœur, de la serrer dans ses bras. C'est la seule vraie famille qui lui reste, mais la perspective des heures suivantes lui donne la nausée, la peur étreint ses tripes. Ils entrent dans le minuscule appartement, un rez de chaussée avec un petit jardin.

A la vue de Lisa, Sylvia se met à pleurer à nouveau et se précipite vers elle, dans ses bras accueillants, elles se serrent fort l'une contre l'autre, Lisa est entre le rire et les larmes et dit : Arrête de pleurer, tu vas me faire pleurer aussi.

Assieds-toi, je vais t'expliquer ce qu'on va faire. J'imagine que Joe t'as mise au courant ? La voix de Sylvia est entrecoupée de sanglots : oui, dans les grandes lignes. Lisa pardonne-moi, je me suis comportée comme une idiote. Crois-moi, je m'en serais voulu pour le restant de mes jours de ne pas être là. Lisa attendrie invite sa sœur à s'asseoir face à elle, pendant que Joe met la table. Lisa reprend : Mais d'abord, profitons de nos retrouvailles, j'ai préparé à manger, demain matin nous procéderons à l'opération.

Il faut sortir les infos du siège de l'OTAN.

La soirée est douce et se déroule sans accroches. Lisa a exposé son plan assez simple. Sylvia devra juste s'habiller comme elle et emprunter un fauteuil roulant. Lisa entrera la première et ira directement télécharger les infos sur une clé USB, mais elle sera en danger à partir de ce moment. A la relève de la seconde garde, Sylvia entrera avec un double du badge de Lisa. Rendez-vous dans les toilettes du second étage. Là Sylvia prendra la clé et ressortira aussi vite. Ensuite Lisa prétextera un malaise pour s'en aller.

Direction, un petit village en Ardennes, la clé sera envoyée par la poste, au journal « Le Soir », le plus gros quotidien belge. Lisa rassure sa sœur, c'est un plan simple, en principe sans problèmes.

Le lendemain, Lisa un peu angoissée part avec Joe, même si la peur la taraude, elle se motive en se disant qu'elle travaille pour le bien commun. Ces informations sont vitales, d'autant plus que le HAARP a déjà été utilisé en Afghanistan et au Japon. Comme tous les jours, elle entre et salue les gardes de sécurité, passant le portail de détecteur de métaux. Elle prend l'ascenseur et appuie sur le 5, direction le bureau de son supérieur direct. Il est absent aujourd'hui, elle a donc tout le loisir de copier les informations les plus cruciales, il a commis l'imprudence de lui

donner son mot de passe. Joe reçoit un SMS de Lisa : OK, on peut aller manger si tu veux. Signal pour Sylvia qui se déplace tant bien que mal dans le fauteuil roulant emprunté pour la circonstance et pense : « Mon Dieu comme je plains ma sœur d'être là-dedans tous les jours. Ils suivent le boulevard Léopold III, Joe s'arrête juste devant l'entrée et aide Sylvia à sortir de la voiture. Là, pas de retour possible, elle a l'impression que ses membres ne lui obéiront pas, qu'elle n'arrivera pas à prononcer un seul mot. Elle entre et montre son badge, le garde lui sourit et lève la main comme pour l'arrêter : Mademoiselle Leary, le Directeur voudrait vous voir de suite dans son bureau, il faudrait que vous alliez d'abord au cinquième. Sylvia tétanisée hoche la tête, elle a l'impression que sa bouche se tord. Merde ! C'est pas possible. La panique s'empare d'elle. Un soldat arrive derrière elle et pousse le fauteuil. Elle dit, il faut absolument que j'aille aux toilettes et que je passe par mon bureau avant. Il annonce les ordres reçus : « désolé j'ai des consignes strictes, nous passerons aux toilettes du cinquième, il sourit et pousse sur le « 5 » dans l'ascenseur. Sylvia désespérée pense : Mon Dieu Lisa je fais quoi maintenant ? Son cœur bat à cent à l'heure, le pire scénario est en train de se passer, mais soudain elle entend la voix de sa sœur au creux de son cerveau.

Étrange sensation : Sylvia, je monte aux toilettes du cinquième, essaie de le distraire. En sortant de l'ascenseur, Sylvia se penche un peu trop et tombe de son fauteuil. Le militaire se précipite : ça va mademoiselle ? Il l'aide à se remettre dans la chaise mais elle lui donne du fil à retordre, rendant son corps le plus lourd possible et voit sa sœur sortir d'un autre ascenseur. Il la pousse vers les toilettes, ouvre la porte pour elle et la laisse entrer, seule. Lisa l'attend : on n'a pas une minute, prend la clé et reste dans ces toilettes, j'envoie un message à Joe pour qu'il te prenne dans le parking du bâtiment, tu descends au moins un dans cinq minutes. A partir d'ici, je me débrouille avec le directeur. Bonne chance ma belle, je t'aime. Sylvia serre sa sœur : moi aussi je t'aime ! Lisa a le visage décomposé. J'y vais ! A plus tard.

Dans le parking Joe est déjà là : « monte vite, lâche le fauteuil et cache-toi. Il démarre, montre son badge et réenfile le boulevard Léopold. Il donne une enveloppe déjà timbrée à Sylvia : mets-y la clé, elle voit une feuille de papier pliée en deux, jette la clé USB dans l'enveloppe. Quelques centaines de mètres plus loin, il stoppe la voiture, sort et poste la lettre. Il redémarre en trombe filant vers l'autoroute. Sylvia s'inquiète ; et Lisa ? On ne va pas la chercher ? Sa voix est stridente, son sang bouillonne dans ses veines. Elle regarde le visage de Joe, livide, immobile : On n'ira pas chercher Lisa. Il est tétanisé, les mains serrées autour du volant.



Il lui faut quelques secondes pour comprendre l'information : Quoi ? Elle manque de s'étrangler. Il tourne son visage vers elle : Lisa ne va pas s'en sortir Sylvia, c'est pour ça qu'on avait besoin de toi. Elle répète bêtement, elle ne va pas s'en sortir, comment ça, elle ne va pas s'en sortir ? je ne comprends pas. Il reprend : « Dès le moment où elle a commencé la copie, ils l'ont repérée, elle a juste eu le temps d'en faire deux, une clé qu'elle va leur rendre et une qu'on vient d'envoyer, ils penseront qu'elle n'a pas sorti les infos. Juste le temps de nous tirer d'ici.

Il reprend avec un peu plus de chaleur dans la voix : Sylvia, elle fait ça pour ses convictions, pour elle c'est plus important de sauver l'humanité d'une catastrophe que de vivre, ou plutôt vivoter comme elle le fait maintenant. Elle ferme les yeux, pense «Lisa ma belle ». La voix de sa sœur est là : ne t'inquiète pas Sylvia chérie, nous nous retrouverons, en attendant, tu as contribué à supprimer l'une des nombreuses menaces qui pèsent sur ce monde. Je t'aime, à très vite, ma voix sera toujours là pour t'accompagner. Nous ne sommes qu'une.

Sur le rebord de la vitre baissée, elle voit soudain une coccinelle, petit passager clandestin petit porte bonheur.

\*\*\*

## **La Belle Evasion.**

La lourde porte de la prison se referme sur un claquement sec, les murs du cachot sont glauques à souhait. Jamais Ehrich n'aurait cru atterrir ici, mais au fond, il l'a bien cherché ! Sur ses lèvres apparaît un sourire nostalgique. Il sent encore le doux contact du baiser de sa tendre épouse Bessie, sa compagne de toujours, sa complice, son amour. Il sent le goût étrange de métal froid dans sa bouche. Il se revoit libre et heureux. De petit boulots, en apprentissages : coursier, messenger, apprenti serrurier... Même s'il était fasciné par l'avaleur de sabres, rencontré au détour d'une rue de Chicago, il a choisi d'être trapéziste, la vie de saltimbanque lui convient à merveille. Bien sûr ce n'était qu'un cirque de foire, mais il volait dans les airs, d'une balançoire à l'autre. Enivré par les applaudissements du public. «Ehrich, le prince des airs » ne peut maintenant plus voler.

Un garde l'observe à travers l'œilleton. Il sent la colère monter comme la lave d'un volcan trop longtemps éteint. « Foutez-moi la paix ! Laissez-moi faire ce que j'ai à faire !» il est plein de rage et c'est bien. Il a besoin d'adrénaline. Le maton, surpris par ce déchaînement de haine, referme l'œilleton mais crie toutefois : « eh M'sieur Weisz, on se calme, si vous êtes là c'est parce que vous l'avez voulu ! Puis il s'éloigne à pas lents ». Ehrich a les pieds et les mains entravés par de lourdes chaînes, il les secoue, écoute leur tintamarre, les évalue, soupèse et se demande par où il va commencer. Il contracte son estomac, plusieurs fois, très fort, il doit vomir sa peur et relever le défi qu'il s'est donné. La liberté c'est ce qu'il a de plus cher.

La minuscule fenêtre du cachot laisse passer la brise printanière, il respire les embruns du fleuve tout proche. En ce printemps de 1898, il va commettre l'incroyable et tout le monde parlera de lui. Dehors, la foule grossit petit à petit à l'entrée de la prison. Il entend la rumeur grandir, s'épaissir, il a le feu au ventre. Les policiers sont de plus en plus nerveux. Les contractions font leur effet, il est secoué de spasmes et soudain, vomit une petite clé. Il pense : « merci mon adorable Bessie ».

En trois minutes, il se défait des lourdes chaînes et crochète la porte. Ehrich est bel et bien en train de s'évader. Dehors, la gloire l'attend. Il longe les couloirs sombres et trouve la sortie vers la lumière et puis soudain il ouvre la porte vers sa liberté. La foule scande d'une même voix : ga-gné ga-gné!! Il lève les bras au ciel,

fier de sa victoire. Il a gagné son pari contre la police de Chicago. S'évader de leur prison en 30 minutes. Il ne lui en aura fallu que trois.

Un journaliste du Chicago Herald Tribune, écrit dans son petit carnet de notes : Aujourd'hui, Ehrich Weisz est devenu Harry Houdini, le plus grand magicien de tous les temps.

\*\*\*